Une vision chrétienne du plaisir

par Jean-René Moret,
animateur « Dialogue et Vérité » auprès des Groupes Bibliques des Ecoles et Universités (Suisse).

Le présent article est basé sur une dissertation d'apologétique dans le cadre du master de théologie de la Faculté Jean Calvin à Aix-en-Provence. Il s'agissait de répondre à une objection couramment opposée à la foi chrétienne. Il est rapidement apparu qu'il était plus prioritaire d'avoir une vision claire de la perspective chrétienne sur le sujet que de détailler les positions adverses. C'est pourquoi le présent article se trouve à l'interface entre théologie systématique, éthique et apologétique : il s'agit d'une réflexion de fond, soucieuse de la pratique et attentive aux remarques adressées à la foi chrétienne par des pensées séculières.

1. Introduction

Parmi les nombreuses accusations faites au christianisme par ses détracteurs se trouve celle d'être fondamentalement hostile au plaisir, de viser à la négation de la vie, d'être « contre tout ce qui est bon », d'être radicalement rabat-joie. On trouve cette idée sous la plume de Nietzsche, elle est bien ancrée dans une certaine culture populaire, et on la retrouve chez Michel Onfray en des termes fort tranchés, en particulier lorsqu'il s'agit de parler du « christianisme paulinien » :

> Paul de Tarse transforme le silence de Jésus sur ces questions en vacarme assourdissant en promulguant la haine du corps, des femmes et de la vie. Le radicalisme anti-hédoniste du christianisme procède de Paul – pas de Jésus, personnage conceptuel silencieux sur ces questions…[1]

[1] Michel Onfray, *Traité d'athéologie*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2005, p. 165.

> Sa haine de soi se transforme en une vigoureuse haine du monde et de ce qui fait son intérêt : la vie, l'amour, le désir, le plaisir, les sensations, le corps, la chair, la jubilation, la liberté, l'indépendance, l'autonomie. Le masochisme de Paul ne fait aucun mystère[2].

Pour Onfray, ce christianisme paulinien hostile au plaisir est la force dominante du christianisme, et pourtant il défend ailleurs[3] la possibilité – manquée à son avis – d'un christianisme épicurien, en particulier chez Erasme.

Il est vrai que la pensée chrétienne a montré par moment un certain embarras face au plaisir, et que le statut de ce dernier ne semble pas toujours très clair. C'est pourquoi il nous a semblé bon, non de procéder à une analyse approfondie de la pensée d'un Onfray ou d'un Nietzsche, ni de refaire toute l'histoire de la pensée chrétienne à ce sujet[4], mais d'essayer déjà de formuler une perspective chrétienne sur le plaisir, en nous appuyant sur quelques auteurs pertinents et bien entendu sur les textes bibliques. Nous nous livrerons d'abord à un tour d'horizon biblique et théologique sur la notion de plaisir, en commençant par les plaisirs que l'on dira naturels (manger, boire, sexualité), puis le plaisir que l'on trouve dans la personne de Dieu et son impact sur le plan des relations humaines. Nous nous consacrerons ensuite à une discussion de quelques points plus spécifiques.

2. Tour d'horizon

2.1. Les plaisirs dans le monde naturel

Comme pour bien des sujets, pour comprendre le statut du plaisir dans la Bible, il faut le replacer dans le cadre de l'humanité créée par Dieu et déchue par la rébellion. Le plaisir fait partie de l'ordre de la création, ce que nous ne nous attacherons pas à prouver bibliquement, car le point ne semble pas contesté – si l'on omet l'idée selon laquelle l'union sexuelle, et donc le plaisir spécifique qui y est associé, serait une conséquence de la chute, difficile à fonder

---

[2] *Ibid.*, p. 169.

[3] Michel Onfray, *Contre-histoire de la philosophie*, vol. 2 : Le *Christianisme hédoniste*, Paris, Grasset, 2006.

[4] A ce sujet, Jean-Claude Guillebaud, *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998 fournit quelques éléments et Claude Gerest, *Le christianisme contre nos plaisirs*, Lumière et Vie 114 (1973), pp. 65-81 apporte un regard nuancé avec un début d'évaluation.

bibliquement au regard de Genèse 2,24. Dieu déclare la création très bonne, et le plaisir y est certainement inclus, comme le montre Calvin :

> Ainsi, si nous considérons dans quel but Dieu a créé les aliments, nous trouverons qu'il n'a pas seulement voulu pourvoir à nos besoins, mais qu'il s'est aussi préoccupé de notre goût et de notre plaisir. […] Pour les végétaux, les arbres et les fruits, en plus de la diversité de leurs utilisations, il a voulu réjouir notre vue par leur beauté et nous procurer un autre plaisir par leur parfum. Si cela n'était pas vrai, le psalmiste ne dirait pas que, parmi les bienfaits de Dieu, « le vin qui réjouit le cœur de l'homme fait plus que l'huile resplendir son visage » (Ps 104,15)[5].

C'est d'ailleurs à la création que l'apôtre Paul se réfère lorsqu'il met en garde contre de faux enseignants poussant à l'ascèse et à des privations excessives :

> Ils interdisent de se marier et prescrivent de s'abstenir d'aliments que Dieu a créés pour qu'ils soient pris avec actions de grâces par ceux qui sont croyants et qui connaissent la vérité. Or tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter, pourvu qu'on le prenne avec actions de grâces, car tout est consacré par la parole de Dieu et la prière (1 Timothée 4,3-5).

Et pourtant, dès la création, le plaisir et le désir sont frappés d'ambiguïté ; en effet, si tous les arbres du jardin auxquels l'homme a accès légitime sont « d'aspect agréables et bons à manger »[6], l'arbre de la connaissance du bien et du mal, interdit à l'homme, est lui aussi « bon à manger et agréable à la vue »[7]. Si à la création l'homme a abondance de sources de plaisir légitimes, même là le seul plaisir n'est pas un guide sûr.

Et certainement, l'événement de la chute vient compliquer et perturber l'ordre créationnel. Si dans le Jardin il n'y avait qu'un seul fruit défendu, dans le désordre qui suit la rébellion de l'homme envers Dieu, tous les plaisirs sont susceptibles de déviation. Et pourtant, il n'en reste pas moins que les plaisirs naturels et sensibles sont création

---

5 Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, Kerygma-Excelsis, 33, avenue Jules Ferry, 13100 Aix-en-Provence, 2009, Livre III, ch. x, p. 653.

6 Gn 2,9 dans la traduction de Louis Segond révisée : Bible Segond dite la Colombe, Alliance Biblique Universelle, 1978 (dorénavant abrégée Col).

7 Gn 3,6 (Col).

de Dieu. C'est ce que C.S. Lewis met dans la bouche du démon Screwtape :

> N'oublie jamais que lorsque nous avons affaire à n'importe quel plaisir sous sa forme saine, normale et satisfaisante, nous sommes en un sens sur le terrain de l'Ennemi. Je sais que nous avons gagné maintes âmes au moyen du plaisir. Qu'importe, c'est son invention, non la nôtre. Il a fait les plaisirs : toutes nos recherches jusqu'ici ne nous ont pas permis d'en produire un. Tout ce que nous pouvons faire, c'est encourager les humains à prendre les plaisirs que notre Ennemi a produits en des temps, des manières ou des degrés qu'il a interdits. C'est pourquoi nous essayons toujours d'éloigner de la condition naturelle de chaque plaisir pour aller vers celle dans laquelle il est le moins naturel, évoque le moins son créateur, et est le moins appréciable. Une envie toujours croissante pour un plaisir toujours diminué, telle est la formule[8].

En conséquence, le regard biblique sur les diverses catégories de plaisirs sera contrasté. La sagesse de l'Ancien Testament contient tant une valorisation des plaisirs que des mises en garde. Ainsi, l'Ecclésiaste, après avoir dénoncé la vanité des entreprises humaines, de l'ambition, de l'accumulation des richesses, de son abondant harem et même de la joie, valorise le plaisir et l'activité en bonne proportion :

> Va, mange avec joie ton pain, et bois de bon cœur ton vin ; car Dieu a déjà agréé tes œuvres. Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs, et que l'huile ne manque pas sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de la vaine existence que Dieu t'a donnés sous le soleil, pendant tous tes jours de vanité ; car c'est ta part dans la vie au milieu de la peine que tu te donnes sous le soleil. Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le ; car il n'y a ni activité, ni raison, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts où tu vas (Ecclésiaste 9,7-10, Col).

De la même manière, le livre des Proverbes encourage à apprécier ce qui est bon (Pr 24,13), mais valorise la modération (Pr 25,16). Il reconnaît la joie du cœur comme une bonne chose (Pr 15,13 ;

8 Clive Staple Lewis, *The Screwtape Letters*, Glasgow, Harper Collins, 1996, p. 44 – traduction personnelle. Nous avons consulté la traduction française (*Tactique du diable*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1967, pp. 36-37), mais avons trouvé qu'elle s'éloignait trop du texte original.

17,22), mais met en garde contre les excès de nourriture et de boisson (Pr 23,20-21). De même il engage (maintes fois !) à s'éloigner des femmes de mauvaise vie, des courtisanes, des adultères, tout en prônant un amour des plus incarnés pour son épouse :

> Que ta source soit bénie, et fais ta joie de la femme de ta jeunesse, biche des amours, gazelle gracieuse ; enivre-toi de ses seins en tout temps, sois sans cesse grisé par son amour.
> Pourquoi, mon fils, serais-tu grisé par une autre femme et étreindrais-tu la poitrine d'une inconnue ? (Proverbes 5,19-20, TOB[9]).

Et sur ce même sujet de la sexualité, l'Ancien Testament ne contient pas moins d'un livre complet, le Cantique des Cantiques, consacré à l'exaltation du désir et du plaisir entre l'homme et la femme[10], en des termes qui ont rebuté les époques les plus pudibondes.

Globalement, l'Ancien Testament suit cette ligne : oui au plaisir, mais dans le bon lieu, le bon cadre, et la bonne proportion, avec le bon objet (voir ci-dessous). Et il ne cache pas les dangers auxquels s'expose celui qui veut suivre aveuglément ses désirs, sans discernement aucun[11], comme d'ailleurs le faisaient aussi les Grecs, Epicure[12], Platon[13], etc. Le fait que certains plaisirs sont suivis de déplaisirs autrement plus importants est une réalité suffisamment notable pour que la réflexion humaine le constate même sans l'appui de la révélation spéciale.

Dans les Evangiles, on constate déjà que l'attitude de Jésus n'est pas celle d'un ascète ; s'il commence son ministère par une période de jeûne, il est aussi constamment présent dans des repas, festins et noces, et il est d'ailleurs décrié comme « un homme qui fait bonne chère et un buveur de vin »[14]. A noter encore que Jean l'évangéliste

---

9 *Traduction Œcuménique de la Bible*, Paris, Cerf et Société Biblique Française, 1988.

10 Voir par exemple Ronald Bergey, « Le cantique des cantiques », dans *Bible et sexualité*, Paul Ronald Wells, éds, Aix-en-Provence, Kerygma-Excelsis, 2005 pour une lecture qui rend justice à l'érotisme du texte.

11 Ainsi le « jeune homme dépourvu de sens » qui suit la femme séductrice « comme un bœuf qui va à l'abattoir » en Proverbes 7,6-23 (Col).

12 Si on en croit Erasme : « Reconnaîtrais-tu aussi qu'Epicure lui-même se serait bien gardé, si je ne m'abuse, de s'adonner à une volupté qui aurait entraîné une douleur beaucoup plus perceptible et de durée infiniment plus longue ? » (Erasme de Rotterdam, *L'Epicurien et autres banquets*, Paris, Encre Marine, Bibliothèque hédoniste, 2004, traduction de Jarl-Priel, p. 31.)

13 D'après Guillebaud, *op. cit.*, pp. 9, 10, 142.

14 Matthieu 11,18 (Col).

rapporte comme premier de ses miracles la transformation d'eau en vin – excellent, de surcroît.

Dans les épîtres, les excès sont condamnés, et la tentation ascétique également. Les aliments et « le ventre » sont considérés comme bons, mais secondaires[15] ; ils ne sont pas assez importants pour que des réglementations y soient capitales, mais pas non plus pour autoriser à manquer à l'amour du prochain en leur nom[16]. Ceux par contre qui font de leur ventre leur Dieu sont fustigés[17].

Ce premier survol concernant les plaisirs naturels nous donne déjà un premier indice : le fait d'éprouver du plaisir ne fait pas en soi d'un acte un acte bon ou mauvais, mais c'est l'objet du plaisir qui va déterminer la valeur morale de ce dernier.

Ainsi, ce qui distingue l'homme « bon » de l'homme « méchant », celui que Dieu approuve de celui que Dieu réprouve, n'est pas le fait d'avoir du plaisir ou non, mais le lieu où ce plaisir est trouvé. Le fidèle trouve son plaisir dans la loi de Dieu (Ps 1,2), il aime la justice (Mi 6,8), il donne avec joie (2 Co 9,7), etc.

Le méchant est celui qui prend son plaisir dans le mensonge (Ps 62,4), dans la bataille (Ps 68,30), dans la perversité (Pr 2,14), dans les idoles (Es 66,3), et ainsi de suite.

La bonne question n'est ainsi pas d'avoir ou non du plaisir, mais de savoir où l'on place son plaisir.

2.2. Essai de définition

Ces quelques réflexions nous ayant ouvert à la complexité du plaisir, il nous a semblé utile de faire ici intervenir une définition de Thomas d'Aquin, pour qui la délectation (que nous considérerons comme équivalente au plaisir) consiste en un repos dans le bien désiré[18]. De même « le plaisir a pour cause l'union avec le bien qui convient, quand elle est sentie ou connue »[19].

A noter que ce bien peut être subjectif (réponse à un besoin) ou objectif (appréciation de la chose en soi, de sa beauté, de sa jus-

---

15 1 Corinthiens 6,13.

16 Romains 14 (Col).

17 Romains 16,18 ; Philippiens 3,19.

18 Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, vol. II-I, Paris, Cerf, 1984, question 2, article 6.

19 *Ibid.*, question 31, article 5.

tice ou de sa vérité) – ce que Lewis appelle « plaisirs de besoin » et « plaisirs appréciatifs » respectivement[20].

La question se pose aussi de situer la joie et le bonheur par rapport au plaisir. Un certain usage du terme plaisir le restreindrait aux seules jouissances des sens physiques. Mais nous suivrons plutôt les remarques de Thomas[21], selon qui le plaisir est consécutif à un désir qui peut être soit corporel soit rationnel. La joie est pour Thomas le plaisir qui se rapporte à un plaisir rationnel, ou désir de l'âme, tandis que les plaisirs corporels ne sont appelés que plaisirs, et sont partagés avec les animaux. Notons encore que l'on peut désirer ou non par l'intellect ce que le corps désire, et qu'un plaisir physique peut être accompagné de joie, ou non. Ainsi, nous utiliserons plaisir comme le terme le plus générique, et nous parlerons également de joie en ce qui concerne les satisfactions qui passent par l'intellection.

Quant au bonheur, il s'agit d'un état de satisfaction profonde. Proposer une définition plus précise est difficile, en ce que le bonheur est une chose que chacun cherche, mais que tous ne cherchent pas au même endroit ; toute définition du bonheur est déjà une prise de position philosophique.

2.3. Le plaisir en Dieu

Pour progresser quelque peu dans notre étude, suivons maintenant une autre réflexion. Lewis, partant de la constatation que tous les plaisirs terrestres, même les meilleurs, dans leur meilleure réalisation, nous laissent insatisfaits, leur assigne la place de signe ou d'écho :

> Et si je découvre en moi un désir qu'aucune expérience au monde ne puisse satisfaire, l'explication plausible ne serait-elle pas que je suis fait pour un autre monde ? Si aucun de mes plaisirs terrestres ne satisfait ce désir, il n'est pas prouvé pour autant que l'univers soit une supercherie. Probablement n'a-t-il jamais été prévu que les plaisirs terrestres doivent satisfaire ce désir, mais seulement l'éveiller, suggérer la chose réelle. S'il en est ainsi, je dois prendre soin, d'une part, de ne jamais mépriser ces bénédictions terrestres ou montrer de l'ingratitude, et d'autre part, de ne jamais les confondre avec

---

[20] Clive Staple Lewis, *The Four Loves*, Glasgow, Collins, 1960, p. 15ss. – Lewis considère cette distinction comme une découverte ancienne, quoique nous ne l'ayons pas rencontrée dans les autres ouvrages considérés.

[21] *Op. cit.*, question 31, article 3.

ce quelque chose d'autre dont ils ne sont qu'une copie, un écho ou un mirage[22].

En suivant cette piste, nous allons maintenant nous tourner vers le plaisir et le bonheur qui se trouvent en Dieu[23].

Pour Blaise Pascal[24], tous les hommes dans chacune de leurs actions agissent en recherchant leur bonheur, ce qu'il considère comme une donnée naturelle et normale. Il fait le constat que ce bonheur fait défaut, où qu'on le cherche sur cette terre ; tous les hommes sont dans un état d'insatisfaction où ils ne connaissent pas le bonheur, et pourtant tous ont cette recherche, comme s'ils avaient la marque en creux d'un authentique bonheur qui les a quittés et que rien ne peut remplacer. Pour lui, c'est la marque de l'absence de Dieu, suprême bien de l'homme dont l'homme a été coupé (par la chute, préciserons-nous). Et seul Dieu, infini et immuable, peut remplir ce vide et donner le vrai bonheur durable.

Que ce plaisir suprême se trouve en Dieu, il est difficile de le prouver dans l'absolu sans le recours à l'expérience. Mais il est aisé de montrer que la Bible présente la présence de Dieu, la communion avec Dieu comme le lieu des plus grands délices et d'un plaisir sans comparaison.

Mieux vaut en effet un jour dans tes parvis que mille (ailleurs) ;
J'ai choisi de me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu,
Plutôt que de résider sous les tentes de la méchanceté.
Car l'Eternel Dieu est un soleil et un bouclier,
L'Eternel donne la grâce et la gloire,
Il ne refuse pas le bonheur
A ceux qui marchent dans l'intégrité.
Eternel des armées !
Heureux l'homme qui se confie en toi !
(Psaume 84,11-13, Col).

Tu me feras connaître le sentier de la vie ;
Il y a abondance de joies devant ta face,
Des délices éternelles à ta droite.
(Psaume 16,11, Col ; voir aussi Ps 37,4).

---

22 Clive Staple Lewis, *Les Fondements du Christianisme*, Lausanne, Ligue pour la lecture de la Bible, 1985, p. 143 ; cf. Clive Staple Lewis, *Mere Christianity*, Glasgow, Fontana Books, 1973 [1952], p. 118.

23 Nous sommes largement redevables pour cette section à John Piper, *Desiring God*, Colorado Springs, Multnomah Publishers, 2003 [1986], même si nous n'adopterons pas en tout point sa présentation.

24 Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, Cerf, 1982, pensée 379 (pp. 241ss).

Certes, l'autorité des penseurs chrétiens du passé ne saurait rien ajouter à l'autorité de la Bible ; néanmoins, pour attester que cette interprétation n'est pas une innovation de Piper ou de nous par conformité avec une époque hédoniste, nous rappellerons que des auteurs comme Augustin d'Hippone[25], Thomas d'Aquin[26], Erasme de Rotterdam[27], Pascal[28], C.S. Lewis[29] et bien d'autres… partagent tous cette conviction que le bonheur (ou la béatitude ou le bien suprême) se trouve en Dieu ou dans la vision de Dieu.

Ayant établi que cette idée est proprement chrétienne tant du point de vue de la pensée que du fondement biblique, nous pouvons encore donner pour elle quelques arguments de cohérence. Si l'homme a bien été créé par Dieu en vue d'une vie en relation avec lui, il est normal que le bonheur de l'homme coïncide avec sa destinée initiale. Et si Dieu est le bien suprême, la source de toute justice et de toute vérité, il n'est que logique de trouver en lui le plus grand plaisir.

En bon théologien réformé, Piper met en lien cette idée du plaisir en Dieu avec la gloire de Dieu. Dieu, dit-il, est glorifié lorsque nous trouvons notre plus grand plaisir en lui. Trouver plaisir en lui, c'est reconnaître Dieu comme étant le bien suprême. Et la louange est l'expression de cette appréciation, tout en étant la consommation du plaisir trouvé dans l'appréciation de Dieu[30]. En cela Piper évite l'alternative « plaisir de l'homme OU gloire de Dieu ». Au contraire, il soutient que chercher à honorer Dieu sans plaisir est absurde voire pécheur. Un acte d'adoration effectué sans sentiment de respect, de crainte ni d'admiration est hypocrite. Dire d'un acte d'amour qu'il est fait avec plaisir honore la personne qui le reçoit ; dire qu'il est fait par devoir le vide de son contenu[31].

On reviendra (section 3.2) sur l'idée inverse, qui veut qu'une action soit désintéressée pour qu'elle soit moralement bonne. Piper, lui, résume l'objet de son livre par la phrase suivante :

---

25 Saint Augustin, *Les confessions*, ch. XXII du livre X, p. 226.

26 Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, question 2, article 8.

27 *Op. cit.*

28 *Loc. cit.*

29 *Loc. cit.*, ainsi que C.S. Lewis, *The Weight of Glory*.

30 Une idée que Piper reprend de Lewis, voir pp. 21-22 de *Desiring God*.

31 Cf. Thomas, *op. cit.*, question 34, article 4 : « Parce que le plaisir parachève l'action par le mode de fin, comme nous l'avons dit, cette action ne peut être parfaitement bonne s'il n'y a pas aussi plaisir dans le bien, car la bonté d'une chose dépend de sa fin. C'est ainsi que la bonté du plaisir cause d'une certaine manière la bonté de l'action. » Pour Thomas aussi, il manque quelque chose à l'action bonne effectuée sans plaisir.

> Le but principal de la vie de l'homme est de glorifier Dieu *en trouvant* en lui son bonheur éternel[32].

Pour Piper, la joie trouvée en Dieu est le moyen de le glorifier, tout en étant la satisfaction suprême de l'homme.

2.4. De l'amour chrétien

La vision que Piper développe sur l'amour est fortement liée à sa perception du plaisir ou de la joie. Une des définitions qu'il en donne est : « L'amour, c'est trouver votre joie dans la joie d'un autre »[33]. De cette manière, l'amour lui-même est une recherche de plaisir, mais d'un plaisir qui repose dans le bien de l'autre, non dans un gain personnel. Cette vision de l'amour permet d'en faire un principe que l'on met en application avec joie et plaisir, plutôt qu'un sombre devoir. C'est aussi prendre très au sérieux la parole du Christ rapportée par Paul dans les Actes des Apôtres : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir »[34]. Ou dans un autre registre, c'est rejoindre la confession du peu recommandable Vicomte de Valmont, après qu'il a effectué un acte de charité en vue de séduire la présidente de Tourvel :

> J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien ; et je serais tenté de croire que ce que nous appelons les gens vertueux n'ont pas tant de mérite qu'on se plaît à nous le dire[35].

Cette déclaration d'un fieffé coquin de fiction rejoint assez bien un message que Piper aimerait transmettre : « Homme sécularisé, tu n'es pas même proche d'être suffisamment hédoniste ! »[36] ; l'homme égoïste se prive des meilleurs et plus grands plaisirs.

Cette vision, forte d'autres appuis bibliques[37], permet de conci-

---

[32] *Op. cit.*, p. 18. La formule est adaptée du « Petit catéchisme » de Westminster, qui dit *et de trouver*. Traduction reprise de John Piper, *Au risque d'être heureux*, Marpent, BLF Europe, 2009, p. 26, et retouchée – les références ultérieures à Piper seront toujours à *Desiring God*, et non à l'ouvrage cité ici.

[33] *Op. cit.*, p. 123 – traduction personnelle.

[34] Actes 20,35 (TOB).

[35] Pierre Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 2011 [1787] ; *Lettre XXI, du Vicomte de Valmont à Mme de Merteuil*, p. 57.

[36] *Op. cit.*, p. 129 – traduction personnelle. La traduction française la plus récente (2002) de l'ouvrage de Piper étant plus ancienne que l'édition anglaise utilisée, nous avons jugé préférable de nous en tenir à celle-ci.

[37] Romains 12,8 ; 2 Corinthiens 9,7 ; etc.

lier la notion d'amour avec celle d'une motivation par le plaisir, sans qu'il faille forcément être chrétien pour y adhérer.

L'autre définition de l'amour que Piper propose est : « L'amour est le débordement de la joie en Dieu qui répond de bon cœur aux besoins des autres »[38]. Il s'agit de l'idée que la joie trouvée en Dieu est augmentée lorsqu'elle est partagée avec d'autres. Cette joie n'est pas pleinement satisfaite lorsqu'elle voit que cette même joie manque à son prochain. La joie trouvée en Dieu conduit à répondre joyeusement aux besoins des autres (2 Co 8,2-4). Ici encore, Piper (p. 123) montre que la réponse au besoin faite de mauvais cœur ne participe guère à la joie du prochain. Celui qui reçoit une aide donnée par devoir ou légalisme peut être rassuré par la réponse à son besoin, mais n'y verra nul amour et n'en tirera nulle joie.

D'autre part, dans le désir de la joie et du bien de l'autre, il faut tenir compte du fait que Dieu est le bien suprême, et donc le plus grand bien souhaité pour l'autre est celui de découvrir la joie en Dieu. En cela, l'évangélisation est motivée par le souci du bien de l'autre, et par la joie qu'il y a à le voir entrer dans la vie pleine (cf. Lc 15,7 et 15,10).

3. Quelques points de discussion

3.1. Retour sur les plaisirs naturels

La définition de Thomas citée plus haut donne une vision de la nature du plaisir qui semble correcte et positive, mais il faut maintenant expliquer les ambiguïtés du plaisir. Une des sources en est simplement que la contingence de l'existence humaine fait qu'un acte qui correspond à un besoin ou à une forme de bien peut mettre en péril d'autres besoins ou d'autres choses désirables. C'est ce que la psychanalyse appelle le « principe de réalité », qu'elle oppose justement au « principe de plaisir », et ce qui va jouer l'arbitre entre les différentes demandes dudit principe de plaisir[39]. Cette source-ci nous semble inhérente à la finitude de l'homme, sans faire nécessairement entrer en jeu son péché ; l'hypothèse selon laquelle l'homme sans la chute n'aurait jamais eu à faire d'arbitrage entre deux sortes de bien, n'aurait jamais désiré une chose à laquelle il lui fallût renoncer pour d'autres raisons nous semble difficilement défendable. Elle

---

[38] *Op. cit.*, p. 123 – traduction personnelle.

[39] D'après Jean Bergeret, « La notion de plaisir », *Lumière et Vie* 114 (1973), pp. 7-23.

est *de facto* invalidée par la présence de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, désirable en soi, mais dont la consommation mettait en péril le bien plus grand qu'est l'obéissance à Dieu.

En faisant intervenir maintenant ce que nous avons dit sur Dieu, le risque est aussi de faire de ces plaisirs une concurrence à Dieu. Ce n'est pas que trouver un plaisir sur terre soit nécessairement au détriment de Dieu. Mais un plaisir qui obtient notre allégeance ultime se constitue en idole et nous détache de Dieu.

Sachant combien les désirs terrestres sont insuffisants, ce mécanisme conduit à entraver le plus précieux plaisir au profit du moindre. C'est ce mécanisme qui explique le rôle du jeûne, d'une discipline, voire parfois d'une ascèse : détacher ses affections des choses terrestres au profit de Dieu conduit à un gain plus grand que son coût. Mais il faut bien voir qu'ici la renonciation a un but, qu'elle n'est pas sa propre valeur.

> Je ne pars pas du principe que la renonciation découle de la soumission ni même que la renonciation serait bonne en soi. Vous renoncez toujours à un bien moindre pour un bien supérieur ; le contraire constitue le péché[40].

Cette citation propose un éclairage intéressant sur la notion de péché, qui s'applique au fait d'aimer un plaisir plus que Dieu[41], mais également lorsqu'un bien moindre vient en concurrence avec l'amour, la vérité ou la justice, etc. On pourrait même l'appliquer au fait de renoncer sans raison à un bien, même le plus insignifiant. Il serait abusif de prétendre avoir défini totalement le péché par cette idée, mais elle rejoint le reproche déjà cité de 1 Timothée 4,3-5 : il est mal de prescrire l'abstention de ce que Dieu a créé pour qu'on le prenne avec action de grâce[42].

Et cette notion d'action de grâce est importante, car elle est le moyen de faire des plaisirs naturels ce qu'ils sont appelés à être. La reconnaissance, le remerciement à Dieu pour les biens moindres est le moyen que ces biens insuffisants en eux-mêmes nous rapprochent du bien plus grand dont ils sont signes. On se rappelle que dans *Mere Christianity* (cité plus haut), Lewis mettait en garde contre le mépris et l'ingratitude pour les plaisirs terrestres autant qu'il appelait à les

---

40 Flannery O'Connor, *The Habit of Being*, New York, Farrar, Straus, & Giroux, 1979, p. 126, cité par Piper, *op. cit.*, p. 101 – traduction personnelle.

41 Reproche présent en 2 Timothée 3,4.

42 Ou, comme le dit Calvin de *« lier les consciences de façon plus étroite qu'elles ne le sont par la Parole de Dieu », loc. cit.*

prendre comme une suggestion du bien véritable, et *de facto* ces deux recommandations convergent : c'est dans la reconnaissance et l'action de grâce que les plaisirs naturels seront non pas concurrents mais humbles serviteurs de la joie en Dieu.

Tout ceci concerne les plaisirs dans leur condition naturelle, lorsqu'ils sont bons et n'ont que le risque de la concurrence entre eux et avec Dieu. Mais au-delà de la contingence, l'homme est actuellement dans la situation d'un être déchu, ce qui fait que ses désirs et ses plaisirs ne sont plus uniquement orientés vers ce qui est bon, ni même vers ce qui est bon pour lui. Son appétit peut le conduire à manger jusqu'à l'indigestion, son goût du vin peut le mener à une ivrognerie destructrice et son instinct sexuel peut trouver plaisir dans des perversions de toutes sortes. Sur le plan moral, on l'a vu, l'homme peut trouver plaisir à toutes sortes d'attitudes et de comportements mauvais, ce qui revient à appeler le mal « bien »[43]. Si donc l'on en est venu à prendre plaisir à la moquerie ou à la souffrance d'autrui, il y a là des plaisirs qu'il faudra refuser sans autre. Et il y a là une part de l'œuvre de la rédemption : marcher par l'Esprit et avoir les désirs de l'Esprit Saint, non ceux de la nature humaine corrompue (Rm 8), autrement dit être régénéré pour que notre plaisir retrouve sa juste orientation.

Parmi les mécanismes qui viennent toucher les plaisirs, il faut encore mentionner l'addiction. Un plaisir recherché pour lui-même, répété plus que de raison, en vient à devenir de moins en moins un agrément facultatif, et de plus en plus un désir irrésistible, qui ne fournit même plus vraiment de réelle appréciation. « Une envie toujours croissante pour un plaisir toujours diminué, telle est la formule », comme nous l'avons cité plus haut. C'est ce qui menace en particulier le ou les plaisirs dont on fait l'objectif ultime de la vie, dont on fait la ressource émotionnelle principale. Lewis dit des différentes formes d'amour humain que, quand on veut en faire des dieux, ils deviennent des démons[44], et c'est ce qui menace de même nos plaisirs : non seulement un plaisir pris comme but ultime ne sera pas satisfaisant au plus profond de l'homme, mais en plus il ne pourra rester lui-même et deviendra une addiction.

3.2. Plaisir, devoir et Kant

Il nous faut maintenant discuter l'idée qui veut qu'une action doive être absolument dépourvue d'intérêt personnel, de recherche

---

43 Comme il en est fait reproche en Esaïe 5,20.

44 *The Four Loves*, *op. cit.*, p. 25.

de son propre bien, et donc de plaisir pour être morale. Nietzsche fustige vertement cette idée qu'il attribue à Kant, mais en pensant que c'est la théologie chrétienne qui la justifie :

> Une action à laquelle l'instinct de la vie nous contraint, trouve dans le plaisir qu'elle donne la preuve qu'elle est une action *juste* : et ce nihiliste [Kant] aux entrailles dogmatiquement chrétiennes a fait du plaisir une *objection*… Qu'est-ce qui détruit plus rapidement que de penser, de sentir sans nécessité intérieure, sans un choix profondément personnel, sans plaisir, comme un automate mû par le « devoir » ?[45]

C.S. Lewis attribue aussi cette idée à Kant, mais nie quant à lui qu'elle soit chrétienne :

> La notion que désirer notre propre bien et espérer de tout cœur en jouir est une mauvaise chose hante la plupart des esprits modernes. Je suggère que cette notion s'est infiltrée en provenance de Kant et des stoïques, et qu'elle n'appartient pas à la foi chrétienne. De fait, si nous examinons les promesses éhontées de récompenses et la nature époustouflante des récompenses promises dans les Evangiles, il semblerait que Notre Seigneur trouve nos désirs non pas trop forts, mais trop faibles. Nous sommes des créatures au cœur partagé, perdant notre temps avec la boisson, le sexe et l'ambition tandis qu'une joie infinie nous est offerte, comme un enfant ignorant qui veut continuer à faire des pâtés de boue dans un bidonville parce qu'il ne peut imaginer ce que signifie la proposition de vacances à la mer. Nous sommes bien trop aisément satisfaits[46].

Lewis mentionne également l'influence du stoïcisme, qui a sans nul doute été présente dès les premiers siècles du christianisme, mais nous nous concentrerons sur Kant, dont il s'agira de comprendre la pensée et l'influence, et d'évaluer son caractère chrétien ou non.

Kant a effectivement cette idée que la morale se caractérise par l'obéissance au devoir, et qu'un acte n'est pas purement moral tant qu'on y trouve un quelconque intérêt ou plaisir :

> Etre bienfaisant, quand on le peut, est un devoir, et de plus il y a de certaines âmes si portées à la sympathie, que même sans aucun autre motif de vanité ou d'intérêt elles éprouvent une

---

[45] Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist, suivi de Ecce Homo*, Paris, Gallimard, 1990, trad. Jean-Claude Hémery, p. 22 ; italique d'origine.

[46] *The Weight of Glory*, *op. cit.* – traduction personnelle.

satisfaction intérieure à répandre la joie autour d'elles et qu'elles peuvent jouir du contentement d'autrui, en tant qu'il est leur œuvre. Mais je prétends que dans ce cas une telle action, si conforme au devoir, si aimable qu'elle soit, n'a pas cependant de valeur morale véritable[47].

Cela vient de la méthode de pensée de Kant, qui veut savoir ce que la morale est en elle-même, sans être mélangée à quoi que ce soit d'autre. Pour définir les actes purement moraux, Kant doit s'assurer qu'ils n'ont pas d'autres motivations que la morale, mais il fait à notre avis l'erreur de confondre cette précaution méthodologique avec une réalité de la nature de la morale. Comme le dit Lewis, « Nous tuons pour disséquer »[48] : la discussion nécessite de faire des distinctions entre des choses qui dans la vie réelle se mélangent sans cesse, et qui ne sont elles-mêmes que dans ce cadre d'interaction. Faute de l'avoir vu, Kant introduit dans sa vision un élément (à savoir l'absence de toute autre motivation) qui vient de sa procédure de pensée, et qui n'appartient pas à la vraie morale dans son milieu naturel. Du reste, Kant n'est guère certain qu'un seul acte réellement moral ait jamais été réalisé, ce qui se comprend au vu de sa définition.

Voyons tout de même où le mène sa réflexion. Pour lui, la morale (ce qu'il appelle l'« impératif catégorique », dans le sens où c'est un impératif qui vaut pour lui-même indépendamment des circonstances particulières) doit être la même pour tout être doté de raison. Le fondement de la morale auquel Kant arrive est le suivant : « *L'impératif catégorique est donc unique, et c'est celui-ci : Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle* »[49].

Kant s'explique aussi sur son refus des morales du bonheur :

Cependant le principe du bonheur personnel est le plus condamnable, non pas seulement parce qu'il est faux et que l'expérience contredit la supposition que le bien-être se règle toujours sur le bien-faire ; non pas même seulement parce qu'il ne contribue pas le moins du monde à fonder la moralité, car c'est tout autre chose de rendre un homme heureux que de le rendre bon, de le rendre prudent et perspicace pour son inté-

---

47 Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1980 [1785], traduction de Victor Delbos, revue par A. Philonenko, p. 63.

48 *The Four Loves*, *op. cit.*, p. 22 – traduction personnelle.

49 *Op. cit.*, p. 94.

> rêt que de le rendre vertueux ; mais parce qu'il suppose sous la moralité des mobiles qui plutôt la minent et en ruinent toute la sublimité ; ils comprennent en effet dans une même classe les motifs qui poussent à la vertu et ceux qui poussent au vice ; ils enseignent seulement à mieux calculer ; mais ils effacent absolument la différence spécifique qu'il y a entre les deux[50].

S'il peut y avoir du plaisir dans une action mauvaise et que le plaisir contribue au bonheur, alors la différence entre bonne et mauvaise action est trop contingente aux yeux de Kant. Et nous lui donnons raison en ce qu'effectivement, le plaisir ou la recherche du bonheur ne sont pas des guides fiables pour l'action humaine – ce sur quoi nous reviendrons en partie 3.3.

Il faut noter encore que Kant juge excessivement mauvais un fondement théologique de la morale, qui base le bien sur la volonté divine, parce que nous n'en avons pas une intuition directe, et que si nous ne la déterminons pas par un autre raisonnement (ce qui revient au choix d'un autre fondement), une morale fondée sur :

> le seul concept qui nous reste de la divine volonté, tiré des attributs de l'amour, de la gloire et de la domination, lié aux représentations redoutables de la puissance et de la colère, poserait nécessairement les fondements d'un système de morale qui serait juste le contraire de la moralité[51].

Il nous faut donc dire contre Nietzsche que la position de Kant n'est pas l'aboutissement de la pensée chrétienne ni la traduction philosophique de la théologie. Kant fonde son idée de la morale sur l'autonomie de la raison, néglige l'impact de la chute sur celle-ci, et refuse un fondement théologique de la morale.

Et pour répondre à Kant lui-même : il a raison de ne pas faire du plaisir un guide, et il n'a pas tort de proposer une prise de recul sur les actions humaines, mais il se trompe en séparant morale et plaisir ; ce qui lui manque c'est le fait que l'aspiration au bonheur et la morale ont la même source. Dans une vision chrétienne, morale, devoir, bonheur et plaisir sont réconciliés parce que la source du plaisir, de l'aspiration au bonheur et du Bien est la même. Le bonheur n'est pas la norme de l'action juste, mais est sa conséquence,

---

50 *Ibid.*, p. 122.

51 *Ibid.*, p. 123 – on notera que l'argument est basé sur une perception singulièrement biaisée de la personne de Dieu, qui ne rend guère justice à la révélation biblique.

parce que l'homme est fait pour le bonheur et pour le bien. On y reviendra ci-dessous.

3.3. Hédonisme chrétien ?

Piper revendique pour sa position, qu'il considère comme pleinement biblique, le titre d'« hédonisme chrétien ». Il nous semble bon après les diverses considérations sur le plaisir de voir à quel point ce terme est correct pour décrire la position de Piper, ce qui sera aussi l'occasion de mieux situer sa pensée, en commençant par une remarque :

Son hédonisme chrétien n'est pas une théorie de la justification morale par le plaisir. Il ne dit pas qu'un acte est juste parce qu'il procure du plaisir, ni qu'aimer Dieu est bon parce que cela procure de la joie. Il insiste plutôt sur le fait que trouver de la joie à aimer Dieu et les hommes fait partie de ce que Dieu commande[52].

Il justifie le choix du terme hédonisme en se basant sur la définition suivante :

> Une théorie selon laquelle une personne est motivée à produire un état de fait de préférence à un autre si, et seulement si, elle pense qu'il lui sera plus plaisant, ou moins déplaisant, pour toujours[53].

Il y a là une question de définition. Julia[54] donne pour hédonisme la définition suivante : « Doctrine qui considère que la moralité consiste dans la recherche du plaisir comme source de l'épanouissement de l'homme », ce qui revient à prendre le plaisir comme critère de moralité, ce que Piper ne fait pas, alors que sa définition ci-dessus correspondrait plutôt à un eudémonisme, qui fait du bonheur le but final de l'action.

Pour bien situer les diverses pensées évoquées, il nous paraît utile de résumer rapidement le rapport entre le plaisir et la morale (à savoir l'action juste) dans 3 visions :

Pour l'hédonisme, le plaisir prime ou définit la morale. Le critère de l'action juste est le plaisir qu'elle apporte.

Pour Kant, la morale et le plaisir s'excluent mutuellement. L'action juste se définit par rapport au devoir, et le plaisir est un épiphénomène ; s'il intervient dans une décision, il en ruine la moralité.

---

[52] *Op. cit.*, pp. 24-25.

[53] *Op. cit.*, pp. 368s. – traduction personnelle.

[54] Didier Julia, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 1984.

Pour Piper, la morale et le plaisir sont intimement liés. La morale (il s'agit d'une morale hétéronome, à savoir la volonté de Dieu exprimée dans la Bible) veut que l'on trouve du plaisir dans les actions justes. Le plaisir ne définit pas l'action juste, mais l'action juste conduit au maximum de plaisir.

La nuance qu'il faut faire entre la position de Piper et ce que nous appelons hédonisme, c'est que, dans l'hédonisme, la relation entre plaisir et action juste est directe : l'action est juste parce qu'elle produit du plaisir. Chez Piper, la relation est médiée par la révélation biblique et la foi : l'action juste conduit au maximum de plaisir, mais c'est la théologie de Piper qui le conduit à dire qu'elle y mène. De plus, la relation est bi-directionnelle, parce que la morale conduit au plaisir, mais dit aussi où le plaisir doit être trouvé, alors que l'hédonisme, prenant le plaisir comme norme, le considérera comme un donné que l'on constate, et ne se pose pas la question d'un plaisir bien ou mal situé.

Il peut sembler y avoir un certain paradoxe, comme si Piper disait et ne disait pas que le plaisir est le critère de l'action juste.

C'est là qu'une précision posée par Thomas nous semble utile. Pour lui, le plaisir est le fait de profiter d'un bien que l'on désire. L'homme recherche le plaisir en soi. Le plaisir n'a cependant une forme et un contenu qu'à cause du bien désiré. La valeur du plaisir n'est donc pas dans le plaisir même, mais dans le bien dont on jouit. De cette manière, le plaisir n'est pas le bien suprême, mais tout bien est accompagné de plaisir, et le bien suprême est lui-même accompagné de plaisir[55].

Ainsi, dans sa définition de l'hédonisme, Piper reconnaît le rôle moteur du plaisir et de l'aspiration au bonheur, comme le fait Pascal et aussi Thomas. Mais ce que l'hédonisme strict fait et que Piper ne fait pas, c'est considérer le plaisir comme le plus grand des biens. Finalement, le plaisir est la réponse appropriée au bien, et il tire sa valeur de son objet.

> L'hédonisme chrétien ne fait pas du plaisir un dieu. Il dit que l'on a déjà fait un dieu de ce en quoi l'on trouve le plus de plaisir[56].

Le terme d'hédonisme chrétien peut donc avoir un côté trompeur, parce qu'une certaine acception d'« hédonisme » désigne une

[55] *Op. cit.*, question 2, article 6.

[56] Piper, *op. cit.*, p. 24 – traduction personnelle.

position que Piper refuse. En même temps, Piper souligne bien que son hédonisme chrétien est une forme particulière d'hédonisme, et une fois ses définitions prises en compte, il nous semble qu'il n'affirme par là rien de scandaleux. Son emploi des termes a l'avantage de signaler à ceux qui cherchent le plaisir qu'ils peuvent le trouver en Dieu, et de rendre les chrétiens attentifs à la valeur du plaisir. Le danger correspondant est celui de focaliser son attention plus sur le plaisir que sur son objet. Comme la valeur du plaisir est dérivée de ce à quoi il s'applique, le plaisir doit conduire à valoriser son objet plutôt qu'à en distraire. C'est sans nul doute l'intention de Piper, mais le fait d'utiliser le terme de plaisir dans la définition d'une position peut conduire à se focaliser excessivement sur celui-ci.

4. Synthèse et conclusion

Quelle vision du plaisir retiendrons-nous ? Considérer le plaisir comme la faculté[57] qui reconnaît la valeur d'un bien et en profite nous a semblé être fécond et permettre un regard rejoignant la perspective biblique. De cette manière, le plaisir n'est pas bon en soi, mais en fonction de son objet. Face à un fait qui est bon, le plaisir est à sa place et souhaitable, et apprécier insuffisamment un bien tient de l'ingratitude. Mais, comme toutes les facultés humaines, le plaisir est corrompu par la chute ; il est donc sujet à errer vers de mauvais objets. Et trouver du plaisir en une réalité mauvaise ne justifie pas cette réalité mais condamne celui qui l'apprécie.

De plus, il y a une nécessaire hiérarchisation du plaisir, un bien moindre doit céder devant un plus grand, l'appétit doit céder devant l'amour du prochain, et ainsi de suite. Le monde dans lequel nous vivons amène à faire des choix, tous nos désirs ne peuvent être simultanément satisfaits, et le plaisir d'aujourd'hui peut hypothéquer celui de demain. Un pur hédonisme qui ne suivrait que le plaisir du moment serait destructeur, même pour le plaisir et la joie de vivre. *De facto*, l'hédonisme s'accompagne généralement de réserves, sur les conséquences à venir, sur l'intérêt commun ou la non-nuisance à autrui. De telles réserves sont de bon sens, mais la critique hédoniste du christianisme peine parfois à reconnaître leur validité quand c'est le chrétien qui les formule.

---

[57] Nous entendons faculté dans le sens général d'une capacité. On peut néanmoins rapprocher le plaisir de la faculté de sentir, de la faculté de juger, et même de la volonté, en ce qui concerne la joie, qui peut ressortir de l'accomplissement d'un désir délibéré.

D'autre part, Dieu est le bien suprême, il est juste de trouver en lui le plaisir le plus grand, et le croyant y est invité. La promesse de la communion parfaite avec Dieu amène non à la condamnation mais à la relativisation des plaisirs (et souffrances[58]) présents. Les plaisirs terrestres ont une place, mais ce n'est pas celle de Dieu. S'ils tentent de la prendre, ils ne peuvent que se pervertir, sans jamais répondre à l'aspiration humaine. Pour rester sains, les plaisirs doivent être accueillis avec reconnaissance, sans être retenus comme un droit ou une nécessité.

Face à l'accusation d'un « radicalisme anti-hédoniste », il faut donc répondre en montrant la valeur qu'a le plaisir lorsqu'il est à sa place, et en affirmant sans honte que la foi chrétienne est source de bonheur et d'épanouissement – ce qui, soit dit en passant, invite le chrétien à réellement faire de Dieu son bien suprême et à réellement aimer la bienveillance et la miséricorde, etc. Mais il faut aussi ne pas cacher que la revendication d'un hédonisme total (un hédonisme qui ferait du plaisir le seul critère de moralité) n'est pas réaliste ni bonne, et nous tenir prêts à montrer pourquoi nous la refusons.

Il convient de ne pas cacher que des clarifications sont nécessaires puisque divers courants de pensées ont eu une certaine influence sur le comportement chrétien et que ces « passagers clandestins » ont pu être pris pour « la pensée chrétienne », par les chrétiens autant que par les incroyants. On l'a montré en ce qui concerne Kant, mais c'est aussi le cas du stoïcisme avec sa méfiance face au plaisir, du platonisme avec sa dévalorisation du corps, et certainement d'autres courants encore. Et c'est aussi l'occasion de rappeler que la réserve face au plaisir n'est pas une invention chrétienne, mais qu'elle avait de fervents partisans parmi les païens[59], contre le cliché d'une joyeuse insouciance païenne assassinée par l'avènement du christianisme.

Ainsi, il nous faut présenter une vision d'un plaisir non pas dévalorisé mais rectifié par la révélation biblique et le rétablissement de la relation avec Dieu. Et non seulement la révélation n'est pas contre le plaisir, mais promet en Dieu et sous le regard de Dieu des plaisirs amplement supérieurs à ceux que l'homme prétend trouver sans Dieu et contre Dieu. ■

---

[58] La taille du présent article ne permet pas une discussion détaillée de la place de la souffrance dans la vie chrétienne. Mentionnons simplement pour éviter deux déséquilibres opposés que la souffrance n'a pas de valeur en elle-même, mais qu'elle peut se justifier en vue d'un but qui la dépasse, ce dont les exemples abondent dans la vie du Christ et de ses serviteurs.

[59] Voir à ce sujet Gerest, *op. cit.*, p. 70 et Guillebaud, *op. cit.*, ch. VI, ce dernier traitant plus particulièrement du rapport à la sexualité.